

ROMAN

Christophe Léon

qui valloin, peuient près



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Extrait de la publication

qui va loin, revient près

Christophe Léon

Roman

Illustration de couverture
de Véronique Figuière



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Kinsangani, République démocratique du Congo, 2004. Kimia, neuf ans, est confiée à un passeur pour rejoindre Paris où elle doit être « adoptée » par un couple de bourgeois. Son père, gravement malade, est persuadé qu'elle pourra ainsi aller à l'école, grandir dans l'affection et la sécurité. Mais la petite fille va passer huit ans recluse dans un très bel appartement où elle sera bonne à tout faire. À dix-sept ans, Kimia s'enfuit, elle se retrouve à la rue sans argent ni papiers dans un Paris qu'elle découvre...

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

**qui va loin,
revient près**

Table des matières

| | |
|---------|-----|
| 1 | 7 |
| 2 | 43 |
| 3 | 88 |
| 4 | 131 |

Pour Françoise, sans qui rien n'est envisageable.

**Fin avril 2004, Ditunga dia Kongu wa
Mungalaata (République démocratique
du Congo)**

Ville de Kisangani.

Les voitures passent en bringuebalant sur la route d'Ikela. Elles soulèvent une poussière rouge, âcre et pulvérulente. Habits et peau se teintent d'ocre. Des sillons profonds fissurent les regards en les étoilant d'un faisceau de ridicules, creusent les joues et ravinent les chairs. Les fumées noires des pots d'échappement se dissolvent dans l'air brûlant.

Kimia – la paix en lingala – est assise entre une forêt de jambes et de baluchons crasseux. Tête baissée, front posé sur ses genoux, les cahots du chemin meurtrissent son dos.

– Tu te souviendras ! crie un homme.

Il s'est accroupi près d'elle. Sa bouche sèche et crevassée près de son oreille droite. Une écume blanchâtre entartre les commissures de ses lèvres. Il a posé une main sur l'épaule de *Kimia* et la secoue.

– Sans l'aide de notre famille tu crèverais encore la faim dans ton trou à rat, glapit-il d'une voix acide.

La fillette se tait. Elle sait ce qu'elle doit et à qui. Éperonnées par ses longs cils, des larmes vibronnent avant de perler sur l'arête de son nez. Elle se cache à l'intérieur de ses bras afin de se protéger du monde extérieur. Une fourmi court sur son pied droit.

– Quand tu seras sur le bateau, reprend l'homme, obéis. Ne va pas te plaindre. Ne demande rien. Fais ce qu'on te dit. Accepte ce qu'on te donne et n'oublie pas qui tu es.

Il inspire profondément avant d'expirer bruyamment l'air. Sa voix se fait tranchante :

– *Tu n'es rien !*

Kimia grimace. Elle voudrait lui cracher au visage mais se retient. Elle serre les dents. Ses mâchoires se crispent et une douleur soudaine descend le long des tringles que forment les tendons et les nerfs de son cou.

Tata – le père en lingala – a pris la décision de l'envoyer sur les mers, vers un autre continent, dans une famille qu'il croyait être celle de l'homme, le passeur, celui qui courbait le dos devant lui. La voix pareille à du miel. L'œil de velours. Il a confié sa dernière fille, Kimia, à cet homme qui, serpent parmi les serpents, a rampé jusqu'à lui.

Le camion ralentit au passage d'un gué à sec. L'homme se redresse et s'accroche à la ridelle. Le véhicule se déhanche. Le moteur rugit. Kimia tend le menton. Les larmes ont creusé des entrelacs sur ses joues émaciées. Elle s'essuie d'un revers du poignet.

– *Libolo ya mama mayo*, jure-t-elle entre ses lèvres.

– Quoi, qu'est-ce que tu as dit ? questionne l'homme en s'accroupissant.

– J'ai dit : merci. Merci pour tout...

– Te fous pas de ma gueule !

La gifle claque sur la tempe de la fillette.

– T'avise pas de me prendre pour un couillon !

La langue de l'homme claque contre son palais. Il fait mine de la frapper encore et Kimia rentre la tête dans ses épaules.

– Maintenant, tu te tais jusqu'à ce qu'on arrive.

La veille il a confié à tata, écrit au crayon gras sur un morceau de papier sale et froissé, l'itinéraire de la route jusqu'au port de Pointe-Noire : *Ikela, Boende, Lisala, Lukolela et Kinshasa* dernière étape avant l'océan Atlantique. Kimia a entrevu ce torchon avant que son père le happe dans sa main et l'enserme dans son poing fermé.

Tata a renvoyé l'homme et sa fille d'un geste, comme il aurait chassé une mouche importune. Dernière image qu'elle gardera de lui.

Il va mourir et peut-être croit-il qu'elle ne le sait pas.

Kimia s'enferme à nouveau entre ses bras.

– Le cul de ta mère, répète-t-elle à voix basse – *libolo ya mama mayo*.

**Fin avril 2004, 4° 47' de latitude sud
et 11° 50' de longitude est**

Après quatre jours de route, ils sont enfin arrivés au port de Pointe-Noire.

– *Ndjindji*... a marmonné un vieillard assis à côté d'elle depuis Kinshasa.

Son ancien nom quand ce n'était encore qu'un village de pêcheurs isolé à des centaines de kilomètres de Brazzaville.

Face à eux, l'océan Atlantique. De l'eau à perte de vue. Le camion s'est garé le long de la plage. Une immensité sableuse. Kimia en avait mal aux yeux de tout ce sable étalé devant elle. L'homme l'a poussée dans le dos. Elle a sauté de la plate-forme pour se rétablir sur ses deux pieds. Ses jambes engourdies par une journée de voyage. Son genou gauche a fléchi et a heurté durement le sol.

– Te blesse pas! Je te laisse crever ici si tu ne vaux plus rien! a vociféré l'homme, lèvres rétractées.

Il l'a relevée en la saisissant sous les aisselles. Une poigne brutale. Kimia a laissé échapper un cri aigu.

– Tais-toi ! Allez, marche !

Ils ont longé la plage sur plusieurs centaines de mètres avant de voir apparaître le port commercial et son appontement s'enfonçant dans l'océan comme la lame d'une machette dans un ventre.

En avançant vers le port, après avoir abandonné derrière eux l'ultime langue de plage, Kimia avait ouvert de grands yeux. Elle n'avait encore jamais vu la mer. Tata lui en avait vaguement parlé comme d'un désert liquide. Jamais vu de bateaux non plus, et ceux-là étaient gigantesques. D'une longueur considérable. La plupart chargés de conteneurs empilés les uns sur les autres – un mur de conteneurs. Des grues d'une hauteur vertigineuse manœuvraient leurs bras articulés dans un ciel limpide. Chargeaient là. Déchargeaient ici. Peu de manutentionnaires sur les quais, mais beaucoup de machines, de tringles en acier, de camions ou encore de chariots élévateurs. L'ivresse de la nouveauté, le bruit, l'extraordinaire de l'endroit la laissaient ébahie. Elle en oubliait l'homme à côté d'elle, mais celui-ci s'était chargé de lui rappeler son existence.

– On a rendez-vous sur le quai B 1 007, dépêche-toi !

– Elle a quel âge ? interroge le capitaine.

– Son père prétend qu'elle a neuf ans, mais avec ces ploucs, va savoir, répond l'homme.

Kimia observe à la dérobée le capitaine. Un bonhomme trapu avec un cou de taureau. Une barbe de plusieurs jours. Accoutré d'un débardeur sale et d'un pantalon de treillis à larges poches et rabats. Quand il parle ses oreilles bougent. Une verrue prolongée d'un poil frisé est vissée sur sa tempe. La paupière de son œil droit est à moitié fermée, comme paralysée. Sa peau a la couleur de l'eau boueuse quand un orage ravine les routes en terre battue des environs de Kisangani. Il s'est présenté comme le « patron » du porte-conteneurs *MSC Salai*. Elle n'a pas compris qu'il s'agissait d'un bateau.

– Elle saura se tenir ?

Le capitaine pose une main sur l'épaule de Kimia et l'attire contre lui. Il dégage une odeur fétide de poisson pourri. Pour la première fois Kimia sent son haleine nauséabonde.

– Elle est prévenue. Et puis si jamais elle n'obéit pas et fait des ennuis, il n'y aura qu'à la balancer par-dessus bord.

En disant cela, l'homme part d'un rire hystérique et forcé. Le capitaine l'imité, mais cesse aussitôt pour se pencher sur Kimia. Son visage à quelques centimètres du sien.

– T'as entendu, petite ?

Terrorisée, la fillette ne répond pas. Des larmes dans les yeux, sa vision se trouble.

– Je crois qu'elle a compris, dit le capitaine. Puis il s'adresse à l'homme : Et pour le passage ?

– La tante viendra la chercher au Havre, affirme l'homme sans répondre directement à la question du capitaine. Elle a le nom du bateau et connaît le jour prévu de votre arrivée, ainsi que la procédure habituelle pour éviter les ennuis à la douane. Elle a aussi ce qu'il faut pour le passage.

Le capitaine relâche son étreinte et repousse Kimia. La fillette n'ose pas se frotter l'épaule. Pendant quelques secondes la douleur se fait plus sensible, puis finit par s'estomper.

Le visage du capitaine prend une couleur de cendre mouillée.

– Ce n'est pas ce qui était convenu, dit-il d'un ton rugueux.

S'ensuit un silence pesant.

– La moitié maintenant, un point c'est tout ! Sa voix claque comme un coup de fouet.

– Je sais mais la dernière fois...

– La dernière fois, c'est la faute du gamin, il a voulu se sauver... coupe le capitaine.

– N'empêche, à l'arrivée, pas de colis, rétorque l'homme. Alors pour cette fois, on fait comme ça. Le prix du passage à la livraison. Si c'est correct, on reprendra les bonnes habitudes.

La fillette ne comprend rien à ce qu'ils racontent. Colis. Livraison. Gamin. Passage. Elle sait pourtant confusément qu'il est plus ou moins question d'elle. Dans le ciel des frégates aigle-de-mer attirent son attention. Elle est éblouie par la lumière, les oiseaux se transformant en ombres mouvantes.

– Pourriture, grogne le capitaine.

L'homme ne réagit pas. Au contraire, un large sourire illumine sa face. Il tend une main, paume largement ouverte. Le capitaine hésite avant de finalement toper. Un bruit sec. Paume contre paume. Os contre os.

– D'accord, mais si tu m'embrouilles, tu le paieras de ta vie.

Le sourire de l'homme s'efface.

– Tâche simplement de ne pas la perdre en cours de route, et tout ira bien, dit-il d'une voix trop neutre pour ne pas être contrôlée.

Sans un mot, le patron du *MSC Salai* attrape Kimia par le coude et l'entraîne.

– Non, je ne veux pas ! résiste-t-elle.

Pour toute réponse, elle reçoit une gifle derrière la tête. Il la tire sans ménagement, s'accroupit et saisit dans ses mains calleuses ses deux bras.

– Si je t'entends encore une fois crier comme ça, je te bats jusqu'à t'assommer. Rentre ça dans ta caboche !

Il pose un index sur le front de la petite et appuie fort.

Kimia ravale ses larmes, épouvantée. Le capitaine retire son doigt, puis se relève. Ses genoux craquent. Reste une marque rougeâtre sur le front, à l'endroit où il a pressé.

– Allons-y.

Tel un automate, Kimia le suit en jetant un dernier regard derrière elle. L'homme a disparu.

Le quai grince de mille bruits. Des conte-neurs partout. L'océan, bientôt.

Mai 2004, Le Havre, puis banlieue de Paris chez la tante

La porte en acier grince sur ses gonds. Le capitaine apparaît. Mal rasé et engoncé dans un pull marin à col roulé maculé de taches de gras. Kimia est allongée sur un lit de camp. Une couverture élimée et en boule jetée par terre.

– Viens! Dépêche-toi un peu!

C'est la deuxième fois qu'il lui demande de sortir de sa cellule.

« Cellule », il n'y a pas d'autre mot. Depuis plusieurs jours, elle ne pourrait dire combien, elle est enfermée ici.

Après avoir quitté l'homme, ils sont montés à bord. Kimia n'a pas croisé âme qui vive. Ils ont grimpé une échelle, descendu une autre, suivi

des coursives. Plus ils avançaient, plus la chaleur moite collait les vêtements de la fillette contre sa peau. Finalement, le capitaine l'a poussée dans ce qui aurait pu tout aussi bien être une geôle. Un baquet en tôle faisait office de toilettes. Aucun hublot.

– Je t'apporterai à manger deux fois par jour, a-t-il dit en refermant la lourde porte.

Une ampoule éclairait faiblement l'endroit. Elle ne s'est jamais éteinte.

La première fois qu'il est venu la chercher, ils se sont enfoncés dans les entrailles du porte-conteneurs. Une descente aux enfers. Une chaleur suffocante. Le bruit assourdissant des machines.

– Entre ici! a crié le capitaine pour couvrir le vacarme. Pas un mot, tu entends! Nous sommes à Marseille, la douane est à bord. La police, si tu préfères. S'ils te prennent, ils te tuent sur place...

Kimia parvient à l'air libre, précédée du capitaine. La morsure de la bruine et du froid sur son visage la surprend. Elle porte les mêmes habits depuis le départ de Kisangani, bien trop légers pour le climat du Havre. Il ne fait pas complètement jour. Un couvercle de nuages bas colore le ciel d'un gris coquille d'huître.

– Avance!

Le capitaine la brusque et elle manque de trébucher. Ils longent une coursive avant d'atteindre une plate-forme d'où on peut apercevoir un quai en contrebas. Une langue de bitume plantée d'entrepôts et de ponts élévateurs.

– Bien, on y va...

C'est une voix de femme. Celle qui vient de parler se tient à l'écart, dans l'ombre. Elle se détourne aussitôt pour descendre une échelle de coupée.

– Magne-toi ! grogne le capitaine.

Il attrape Kimia par le bras et l'oblige à avancer.

Parvenus sur le quai, la femme ouvre le coffre d'une grosse berline garée en épi.

– Je suis ta tante, se présente-t-elle de but en blanc.

L'éclairage est meilleur et Kimia peut enfin détailler « sa tante ». La cinquantaine. La peau d'un noir luisant. Elle doit l'huiler comme le faisait ma grande sœur, pense-t-elle, et ce détail la rassure. Une jupe à moitié couverte par un manteau de fourrure, col relevé. Dans le lobe d'une oreille une pierre précieuse, peut-être un diamant.

– Entre là-dedans et pas un bruit, tu as intérêt, sinon... commande la femme en désignant le coffre de la voiture.

Kimia baisse les yeux. La tante est chaussée de bottes en caoutchouc. Étonnée par ce

contraste, la fillette ne peut empêcher un sourire.

– Qu'est-ce qui t'amuse ?

La tante est vexée. Elle a surpris son regard.

– Ce sont mes bottes ? Tu te moques, peut-être ?

Kimia détecte une légère intonation africaine dans la modulation de sa voix. Un peu nasillarde dans la prononciation des consonnes. Mais elle n'a pas le temps d'épiloguer. Une baffe la cueille alors qu'elle cherche encore à identifier cet accent. Sa joue s'enflamme.

– Je vais t'apprendre à te foutre de moi ! aboie la femme.

– Ça va comme ça, s'impatiente le capitaine, qui est resté en retrait. On va finir par attirer l'attention.

Il saisit la fillette par la taille, la bascule et l'emporte dans le coffre de la voiture comme un vulgaire paquet. Il referme le capot sur elle.

Kimia perçoit les voix étouffées du capitaine et de la femme. Soudain le ton monte, et elle réussit à surprendre quelques mots en lingala : *mbongo* (argent), *ndima* (d'accord), *boni* (combien), *keba* (attention). Puis, un long silence, avant qu'une portière ne claque, que le moteur ne démarre et qu'elle ne ressente des vibrations se transmettre de la carrosserie à ses os.

La voiture roule, lentement d'abord, puis prend un peu de vitesse avant de s'arrêter. La tante parle à quelqu'un. Ça ne dure pas. La voiture repart. Accélère. Des virages. Kimia est projetée de droite et de gauche. Elle tend les jambes, cherche un appui, se cale avec ses pieds et trouve un semblant de stabilité.

La voiture fonce. Les roues crissent sur l'asphalte.

« Crois en Dieu, mais ferme ton automobile à clé », avait pour habitude de plaisanter tata.

De toute sa vie, il n'en a possédé qu'une. Une Peugeot 503 commerciale qu'il bichonnait comme s'il s'était agi d'un joyau inestimable. Lui seul avait le droit de monter « à bord ». Il ne la conduisait pas souvent par manque d'essence, mais s'asseyait tous les jours au volant. Une fois il avait permis à sa fille de l'accompagner pour une course à Kisangani. Elle s'était assise à l'avant à côté de lui. Tata avait actionné le démarreur. Le moteur avait toussé.

– *Ezali kitoko*, avait-il murmuré.

– Oh oui, c'est beau ! s'était écriée Kimia, enthousiaste.

La 503 a brûlé un dimanche dans la nuit. Jalousie de voisinage, avait-on invoqué. Tata n'avait jamais plus autorisé qu'on en parle en sa présence.

Le coffre s'ouvre. Kimia, aveuglée par la lumière vive d'un plafonnier, cligne des yeux.

– Nous sommes arrivées. Descends.

La tante se tient au-dessus d'elle, un bras levé et une main posée sur le capot du coffre. Elle a retiré son manteau de fourrure. Son chemisier bleu pastel bâille, laissant apparaître les dentelles d'un soutien-gorge. Dans son cou, la peau est fripée. Vue sous cet angle, la tante a quelque chose de monstrueux et de menaçant à la fois.

La fillette parvient péniblement à s'asseoir. Elle se frotte les cuisses afin de faire circuler le sang.

– Qu'est-ce que tu attends!?

La tante l'aide à s'extirper du coffre et l'entraîne *manu militari* dans un escalier. Toutes deux quittent le garage où est parquée la berline.

Un étage plus haut, la femme allume une lampe posée sur un guéridon.

– Suis-moi, tu vas prendre une douche, tu pues.

Sans attendre, elle déshabille Kimia et repousse les défroques du bout du pied.

La fillette est nue. Son corps impubère livré à l'observation de la tante qui s'écrie :

– T'es drôlement maigrichonne!

Elle la fait tourner sur place.

– T’as les fesses plates, va falloir te rembourrer, ma fille.

Un temps, puis elle ajoute :

– Tu vas rester quelques jours chez moi pour que je te remplume. Je ne voudrais pas livrer un produit avarié.

12 février 2012, région parisienne, le matin

Sous les lumières crues du centre commercial, Kimia se sent en sécurité. Il n’y a qu’ici qu’elle n’a pas peur, dans l’anonymat relatif des allées – simplement une belle jeune fille de dix-sept ans tenant dans sa main celle de son petit copain. Ses cheveux défrisés et coiffés en arrière, elle porte un jean et des baskets bon marché. Une doudoune bleu ciel enfilée sur un pull à col roulé, elle marche les genoux légèrement en dedans. Son air craintif pourrait passer pour de la timidité. Parfois un regard en coin. Elle regrette les grosses lunettes de soleil qu’elle porte au printemps et en été, et qui dissimulent son visage. Cachée, c’est ainsi qu’elle vit. L’angoisse toujours présente d’un contrôle ou d’une dénonciation. Dans une poche arrière de son jean, un papier soigneusement plié. Le justificatif de sa demande d’asile. Il pourrait la tirer d’embarras si jamais... De temps à autre elle s’assure qu’il est bien là.

Cette demande d'asile, Gilles, son copain, lui a conseillé de la faire auprès de la sous-préfecture.

– Au moins, tu auras un papelard officiel sur toi et puis, qui sait, tu finiras par l'obtenir, l'a-t-il persuadée.

Elle s'y est rendue la peur au ventre. Les jambes en coton. La fièvre au front. Elle a suivi les indications d'une hôtesse d'accueil. Dans une salle au bout d'un dédale de couloirs, elle a pris un ticket. Le 124. Un panneau lumineux égrenait les numéros – 114, 115, 116... Elle a attendu son tour. Une heure. Dans un box, assise sur une chaise inconfortable, quand on le lui a demandé, elle a épilé un nom : ZOLA TSHIBANGU.

– *Zola* veut dire « amour » dans ma langue maternelle, a-t-elle précisé.

L'employée en face d'elle n'a pas bronché. Âge : vingt ans. Origine : Kinshasa. Résidence en France : elle a donné celle de son petit ami. Quelques questions supplémentaires. Des dossiers à remplir et à ramener plus tard. Des adresses d'associations d'aide aux réfugiés. Le crépitement anxiogène d'une imprimante. La sueur dégoulinait dans son dos. Ses mains moites qu'elle essuyait sur son pantalon. Un goût de cendre dans la bouche.

Kimia a menti sur son identité et son âge. Sa voix n'a pas tremblé. Parce qu'il faut être majeur

pour faire une demande d'asile ou bien être accompagné par ses parents ou un tuteur légal.

Quand elle est ressortie elle n'en menait pas large. Elle a dû s'asseoir quelques minutes sur un banc dans le parc en face de la sous-préfecture.

Enfin elle possédait un papier officiel. Un lointain cousin de celui que tata avait tenu dans son poing.

– On prend des pâtes pour ce soir ? demande Gilles.

Il tend le bras et attrape dans le rayon un paquet de spaghettis premier prix. Kimia acquiesce. Il se penche et l'embrasse sur le front avant de mettre le paquet dans le caddie.

Il a dix-neuf ans. Il est plus grand qu'elle. Maigre. Blond. Les yeux bleus. Vêtu d'un pantalon de toile légère malgré le froid hivernal, d'un T-shirt douteux et d'un blouson en similicuir. Il est apprenti pâtissier dans un centre de formation. Il a sa « piaule » comme il l'appelle. Un studio mansardé dans un immeuble de la banlieue. Douze mètres carrés, au dernier sans ascenseur. Quinze étages à se taper, cinq ou six fois par jour. Dans les deux sens. Ce sont ses vieux qui avancent le loyer. Dans sa débîne, Gilles n'est pas le plus à plaindre. Ses parents l'aident, même si leur fils ne va jamais les voir et les traite de débiles – ils n'ont que lui.

Ils se sont connus dans un bar. Gilles jouait au flipper. Balançait des coups de hanche dans le billard électrique et tiltait plus souvent qu'à son tour. Elle était assise à une table devant un chocolat chaud qu'elle buvait à petites gorgées. Les yeux dans le vide. Emmitoufflée dans un manteau volé à une poivrote. Kimia venait de faire la manche et de récolter quelques pièces. Gilles l'avait remarquée depuis un moment. Une Noire. Bien roulée. Des fringues minables de crève-la-faim. Quel âge pouvait-elle avoir ?

Après un énième « tilt », il s'est arraché du flipper et s'est dirigé vers la fille pour se camper devant elle.

– Salut !

Elle l'a regardé sans répondre.

– Moi, c'est Gilles.

Il s'est assis d'autorité à sa table.

– T'en veux un autre ?

Il a pointé du doigt la tasse de chocolat chaud. Elle a baissé les yeux.

– Patron ! Un autre !

Puis d'une voix douce :

– Alors, ton prénom à toi, c'est quoi ?

La porte automatique s'ouvre. Ils sortent du supermarché. Le garçon pousse le caddie. La jeune fille se raidit. Dehors, tout change. Le danger est permanent. Les rondes des voitures de police. Les contrôles sauvages. Les Noirs

sont des cibles faciles. « Vos papiers ! » Et la voilà faite comme un rat. Y penser lui tord les boyaux.

– Ça va pas ?

– Rentrons vite.

– Arrête d'avoir la trouille pour un oui ou un non, Kimia. T'es parano ou quoi ? Regarde !

Il passe un bras autour de ses épaules.

– T'es avec un Blanc, ma vieille, un gars couleur cachet d'aspirine. Tu risques que dalle ! Il éclate de rire. T'es ma légitime, t'as vingt ans, c'est écrit sur un document officiel. Rien à craindre. Allez, viens...

Ils parcourent côte à côte les cinq cents mètres qui les séparent de l'entrée de leur immeuble. Quand ils parviennent à destination, il lui passe deux sacs en plastique estampillés du logo du supermarché et en prend quatre. D'un coup de pied, il envoie valdinguer le caddie un peu plus loin.

– Et maintenant... grimpette, plaisante-t-il. Celui qui arrive le dernier fera le ménage toute la semaine !

Il part au galop et plante Kimia devant le seuil de l'immeuble.

– C'est de la triche ! crie-t-elle, avant de sprinter à son tour, lancée à sa poursuite.

12 février 2012, région parisienne, le midi

De l'eau chauffe dans une casserole sur la plaque électrique posée à même le sol. Dès qu'elle bout, Kimia y jette les pâtes. Éclaboussures. Crépitements. D'un coup de chiffon, elle éponge par terre. Gilles est assis sur un canapé clic-clac qu'il déplie le soir pour dormir. Peu d'espace pour vivre. Douze mètres carrés à deux. Une penderie en toile plastique. Des vêtements éparpillés. L'unique fenêtre du studio est entrouverte. Dans un coin, une baignoire, dedans une serpillière et une bouteille de produit vaisselle.

– J'ai la dalle!

– Ça vient... dit Kimia.

Elle touille les pâtes à l'aide d'une cuillère en bois dont le manche est noirci et en partie consommé.

– La dernière fois elles n'étaient pas cuites, ajoute-t-elle pour expliquer l'attente.

Le garçon hausse les épaules et se replonge dans le manga qu'il feuillette depuis quelques minutes.

Le samedi à midi ils ont pour habitude de déjeuner d'un plat de spaghettis accompagnés de gruyère râpé, puis d'aller se balader au parc s'il ne fait pas trop mauvais. Ils y ont leur banc. Gilles a gravé leurs prénoms dans le bois du dossier. Kimia était aux quatre cents coups.

– Si on te surprend ! La police ! Arrête, j'ai peur !

Il a levé les yeux au ciel.

– Ce que tu peux être trouillarde, toi...

Quand il a eu fini, il l'a embrassée. Finalement, ce cœur avec leurs prénoms à l'intérieur plaisait bien à la jeune fille. Une preuve tangible de son existence.

– C'est prêt !

Elle verse l'eau de cuisson bouillante dans l'évier. De la vapeur envahit aussitôt le studio.

– Aère, s'il te plaît !

– Si je veux... ronchonne Gilles.

Il se lève de mauvaise grâce et ouvre en grand la fenêtre.

– Ça te va comme ça ?

Il en profite pour jeter un œil en contrebas.

– Tiens, les flics sont de sortie.

– La police ? Qu'est-ce qu'ils font ?

– Une ronde, je suppose.

Le garçon s'écarte de la fenêtre et va s'asseoir à table. Cette table, ils l'ont récupérée un jour de collecte des monstres dans un tas de vieux meubles entassés en vrac dehors. Les deux chaises aussi. Dépareillées. Gilles les a rafistolées. La sienne, paillée. Celle de Kimia dotée d'une assise en contreplaqué.

– Tu sais, c'est leur truc maintenant. Comme s'il suffisait qu'ils se montrent pour faire peur à

la racaille. Question Kärcher... c'est plutôt une opération jet d'eau... Allez, sers les pâtes, j'ai les crocs.

La vapeur s'est dissipée. Kimia observe le garçon à la dérobée. Où serait-elle sans lui aujourd'hui ? Jour béni quand elle l'a rencontré. Depuis plusieurs nuits elle dormait dans la rue. Agressée déjà deux fois. La première, une bagarre avec des clodos pour une histoire de territoire à laquelle elle ne comprenait rien. La seconde, un type avait voulu la violer. Elle l'avait mordu à la gorge jusqu'à ce qu'il la lâche. Goût de sang dans la bouche. Cracher. S'essuyer. Pleurer.

– Sont trop cuites, rouspète Gilles. Où est le sel ?

Kimia se lève et va farfouiller dans le meuble sous l'évier. Elle en revient avec un pot rempli de sel fin coagulé par l'humidité. Il en prend une pincée qu'il disperse sur ses pâtes.

– On va au parc après ? demande-t-il la bouche pleine.

– Je sais pas. Si tu as vu une patrouille...

– Et alors ? T'es pas fichée à Interpol que je sache, non ?

Il se ressert avec sa fourchette dans la casserole.

– T'es pas le centre du monde, ma vieille. Et puis tant que tu es avec moi, rien à craindre.

C'est vrai qu'il la protège. C'est vrai aussi qu'au début elle ne l'aimait pas vraiment. Trop

blond, trop maigre, trop vantard. Mais il était une chance qu'elle devait saisir. Une bouée à laquelle se raccrocher.

Ils étaient sortis du bar une heure après avoir fait connaissance.

– Tu crèches où ? avait-il demandé.

Elle avait fait un vague geste de la main qui voulait dire « nulle part ».

– Je vois, avait-il repris. Si tu veux, je peux te dépanner pour un soir ou deux.

Elle avait baissé les yeux, hésitant à accepter l'offre.

– En tout bien tout honneur, l'avait-il rassurée.

Kimia ne se faisait aucun doute sur la conception du bien et de l'honneur chez les garçons. Pourtant, elle avait accepté. Avoir un toit au-dessus de sa tête lui manquait affreusement et jamais une pareille occasion ne se représenterait.

Dans le placard, elle déniché une tablette de chocolat. Casse huit carrés, quatre chacun, qu'elle pose sur la table. Auparavant, elle a préparé la bouteille d'eau minérale réservée exclusivement pour le café. Elle n'en boit pas, mais Gilles ne saurait s'en passer après les repas. Midi et soir, il lui faut son kawa, et la petite cafetière à l'italienne est son seul luxe. Il l'a achetée dans un magasin spécialisé.

– Elle m’a coûté un max ! avait-il commenté en la retirant de son emballage.

Kimia dose le café – deux cuillerées bombées – quand soudain retentissent de violents coups frappés contre la porte. Gilles se dresse d’un bond en renversant sa chaise.

– Qu’est-ce que c’est ? crie-t-il. Eh ! Oh ! Ça va pas la tête !

La jeune fille est pétrifiée, la petite cuillère pleine de café moulu à la main. Impossible de s’empêcher de trembler, la poudre se répand, tandis que les coups sur la porte redoublent.

Gilles se précipite.

– C’est qui ? ! hurle-t-il pour couvrir le vacarme, poings fermés, mâchoires crispées.

– Police ! Ouvrez !

Il se retourne vers Kimia, blanche comme un linge.

– Ne t’inquiète pas, je vais arranger ça.

Elle laisse échapper un petit cri.

– Calme-toi ! dit-il. J’ouvre.

Il donne un tour de clé, met la main sur la poignée et l’actionne.

Ils sont quatre. Une femme. Trois hommes. Deux des policiers sont restés en faction devant la porte. Le troisième maintient Gilles à l’écart. Ils agissent sur ordre de la préfecture après qu’une lettre de dénonciation leur est parvenue.

– Restez calme, conseille-t-il en lui barrant le passage.

La femme policier s'adresse à Kimia :

– Votre nom est bien Zola Tshibangu ?

Elle achoppe sur la prononciation.

La jeune fille acquiesce. D'un geste maladroit, elle cherche dans la poche arrière de son jean. La policière met immédiatement la main sur la crosse de son arme de service.

– Qu'est-ce que vous faites ? s'inquiète-t-elle d'une voix sèche.

Kimia lui tend le papier de la préfecture.

– Elle est en règle, intervient Gilles, elle a fait une demande d'asile.

Personne ne semble l'avoir entendu. La policière lit le document. Le plie, puis le glisse dans une poche de son uniforme.

– Vous devez nous suivre pour vérification, dit-elle. Et sans histoire, s'il vous plaît.

– Vous n'avez pas le droit !

Gilles fait un pas en direction de Kimia. Le policier le ceinture aussitôt. Les deux autres viennent à la rescousse de leur collègue. Il se débat et résiste, avant d'être finalement projeté par terre. Un genou entre les omoplates. Les bras ramenés dans le dos. On lui passe les menottes aux poignets.

– Du calme mon garçon, lui intime un des policiers.

Sa voix est presque douce.

Kimia assiste à la scène sans réagir. Un spectacle. Une comédie. Rien n'est vrai. Elle entend

battre son cœur contre ses tempes. Ses mains sont moites. Les carrés de chocolat. La bouteille d'eau minérale. La fenêtre. Le canapé. Sa mémoire enregistre. Autant de trésors qui vont disparaître.

– Venez, dit la femme.

Elles sortent du studio.

– Reste ici ! Ne les écoute pas ! Sauve-toi !

Kimia entend les cris de Gilles, mais c'est déjà une autre histoire. Une autre vie.

– Ça va aller, dit la policière dans l'escalier qui les conduit vers le hall d'entrée et la sortie.

12 février 2012, région parisienne, milieu d'après-midi

Dans la voiture qui l'a amenée au commissariat – gyrophare allumé et sirène hurlante –, Kimia s'est ressaisie. La ville défilait à travers la vitre. Des quartiers pourtant si proches du studio de Gilles mais qu'elle n'a jamais vus auparavant. Des maisons. Des immeubles. Des gens sur les trottoirs. Elle a songé à tout ce temps, terrée dans un périmètre restreint, identique en quelque sorte à sa carrée puante sur le bateau.

– Je m'évade, a-t-elle dit à haute voix.

Assise à l'avant à côté du conducteur, la femme policier s'est retournée.

– Quoi ?

Kimia s'est penchée vers elle. Les mains entravées par les menottes.

– Je suis enfin libre, ma peur a disparu, je n'ai plus rien à craindre maintenant.

Devant l'air perplexe de la femme, la jeune fille a éclaté de rire. Un rire inextinguible qui, en moins d'une fraction de seconde, a dissipé le poids écrasant d'une peur panique accumulée au cours des années.

Brun. Frisé. La cinquantaine. Les paupières lourdes. Des lunettes à double foyer. Un regard par en dessous. Assis derrière son bureau, l'homme observe Kimia. Un peu plus tôt, il s'est présenté comme étant l'inspecteur Gadret.

– Tu es ici pour répondre à quelques questions, dit-il.

Il attend une réaction de la jeune fille, qui ne vient pas.

– D'abord, ton nom et ton prénom, reprend-il.

Il détourne la tête et regarde l'écran de son ordinateur, les doigts au-dessus du clavier, prêts à entrer en action.

– Kimia Mobembo.

L'inspecteur enfonce deux touches, puis s'arrête.

– Comment dis-tu ?

– Kimia Mobembo, répète la jeune fille.

L'homme étale un tas de feuilles qui se trouvent sur son bureau avant d'en sélectionner une. Il l'approche à quelques centimètres de son nez, soulève ses lunettes et lit.

– Ce n'est pas ce qui est écrit là, constate-t-il.

Il soupire.

– Il est noté noir sur blanc que ton nom est Zola Tshibangu. Il rajuste ses lunettes, puis fixe Kimia.

Un matin qu'ils croisaient un voisin vêtu de beau et qui se pavanait dans la rue, tata avait murmuré plein de mépris :

– *Mbua azalaka na makolo mineyi, kasi alandaka nzela se moko.*

Puis ils avaient continué leur chemin.

Kimia n'avait que six ans à l'époque. La phrase de son père lui avait trotté dans la tête le restant de la journée.

– C'est quoi cette histoire de chien à quatre pattes qui ne peut suivre qu'une seule route ? avait-elle demandé le soir avant de se coucher.

Tata avait croisé les bras, comme il le faisait chaque fois qu'il s'exprimait sur un sujet qu'il estimait important.

– L'homme que nous avons vu ce matin, tu t'en souviens ? Kimia avait acquiescé. Eh bien, comme tu l'as certainement remarqué, il était habillé comme un prince. Mais, vois-tu,

ce n'est qu'un escroc qui mène une double vie. Ce qu'il te montre n'est pas ce qu'il est, et un jour ou l'autre il le paiera.

– Ce n'est pas mon vrai nom ! se rebelle Kimia.

– Mais regarde !

L'inspecteur montre le document à la jeune fille.

– Ce n'est pas moi, réplique-t-elle, sans prendre la peine de le lire.

– Ce n'est pas toi ? Tu vas aussi me dire que tu n'as pas vingt ans ?

– J'en ai dix-sept.

L'inspecteur repose le feuillet, repousse le clavier de l'ordinateur et s'adosse à sa chaise.

– Tu te fous de moi ! Ce papier a été établi par la sous-préfecture et sur ta déclaration. *Sur l'honneur*, ajoute-t-il en martelant chaque syllabe.

L'inspecteur Gadret allume sa lampe de bureau. Face à lui, Kimia ne s'est jamais sentie aussi forte et aussi sûre d'elle.

– Tata avait raison, dit-elle pour elle-même. Inutile de vouloir vivre deux vies quand on est un chien à quatre pattes et qu'on ne peut suivre qu'un seul chemin...

– Continue tes âneries ! s'empporte l'inspecteur. Tu me prends pour qui ? Un imbécile ? Et puis qui est cette tata, une parente ?

Kimia esquisse un sourire.

– Tata c’est mon père.

Hors de lui, l’inspecteur se dresse, envoyant valdinguer sa chaise.

– Suffit ! crie-t-il. Je ne vais pas y passer des heures ! Je vais t’apprendre à te moquer de moi...

Il contourne son bureau et va ouvrir la porte.

– Emmenez-la en cellule, je la verrai plus tard.

Un policier en uniforme entre dans la pièce. Kimia se lève et sort, suivie par le factionnaire.

– Réfléchis un peu et reviens quand tu seras dans de meilleures dispositions, lance l’inspecteur au moment où elle passe devant lui.

– Je m’appelle Kimia Mobembo et j’ai dix-sept ans, articule-t-elle distinctement.

Gadret claque la porte à la volée et va décrocher le téléphone. Il compose un numéro à deux chiffres. Un temps, avant d’entendre un « Allô ? » nasillard dans l’écouteur.

– Labier ? Ici Gadret, envoyez-moi le copain de la Noire, et pas dans une heure !

Gilles avait tenté de négocier avec les policiers tandis que son amie était conduite au commissariat.

– Vous pouvez me retirer les menottes, elle est partie maintenant...

Pas de réponse.

– Allez, soyez pas vaches, je ne suis pas un bandit, c'est juste ma copine, vous auriez fait pareil à ma place et...

– On n'est pas à ta place, l'avait coupé le plus costaud.

Son collègue avait saisi le garçon sous les aisselles, le décollant presque du sol.

– Tu nous suis, et sans faire d'histoire cette fois.

Kimia est ramenée dans le bureau de l'inspecteur. Quand elle entre, elle a la surprise d'y retrouver Gilles. Celui-ci se lève et esquisse un pas vers elle.

– Assis! ordonne Gadret. Et toi Zola, tu t'approches et tu prends la chaise à côté de ton petit ami.

La jeune fille ouvre la bouche pour protester de sa véritable identité, mais l'inspecteur ne lui en laisse pas le temps.

– Silence! Un seul mot et je me fâche pour de bon.

Kimia obéit. Gilles est là! Il va confirmer qu'elle n'est pas Zola. Expliquer les raisons de son mensonge à la sous-préfecture. Il ne l'a pas abandonnée. Elle lui sauterait volontiers au cou et l'embrasserait si elle ne risquait pas de contrarier davantage l'inspecteur. Elle s'assoit donc, en profitant pour lancer à la dérobée un

regard appuyé au garçon, qui détourne la tête et rougit.

– Gilles Leclerc, ici présent, commence Gadret, a reconnu vous avoir hébergée alors qu'il vous savait sans papiers et en situation irrégulière sur le territoire français. J'ai sous les yeux la déclaration qu'il vient de faire et qu'il a signée. L'inspecteur montre le document à Kimia. Je vais maintenant lire le passage qui nous intéresse, ensuite vous partirez en centre de détention administrative où les autorités s'occuperont de vous et de votre cas.

La première nuit qu'ils ont passée ensemble dans le studio, Gilles a dormi par terre, Kimia dans le clic-clac.

– Je n'ai jamais invité de fille ici avant toi, lui a-t-il avoué.

Sur l'évier les veillait la flamme vacillante d'une bougie plantée dans le goulot d'une bouteille de soda vide.

– Tu veux dire *une à la fois*, a répliqué Kimia, surprise elle-même de son audace.

Le garçon s'est esclaffé d'un rire cristallin.

Gilles se recroqueville, baisse la tête et replie les jambes sous sa chaise. Autant son visage est empourpré, autant celui de Kimia est décomposé et a pris une vilaine couleur bistre.

– Donc, enchaîne l’inspecteur Gadret, vous vous appelez Zola Tshibangu. Vous êtes âgée de vingt ans. Vous viviez en union libre avec Gilles Leclerc ici présent.

– Pourquoi? demande Kimia d’une voix atone, s’adressant directement à Gilles.

Le garçon ne répond pas. L’inspecteur vient à son secours.

– Vous pouvez partir, jeune homme, mais vous restez à notre disposition.

Paralysé. Honteux. Malade à vomir. Gilles ne bouge pas.

– Allez, sortez! insiste durement Gadret.

– Pourquoi? répète Kimia.

Gilles se lève soudain et sort de la pièce en courant sans prendre la peine de refermer la porte derrière lui.

– Il ment!

– C’est ça... ironise l’inspecteur. Il ment, je mens, tu mens, tout le monde ment. Il a repris son tutoiement. Décidément, le mensonge est un sport national en France...

– Si j’ai dit que j’avais vingt ans à la sous-préfecture, c’est parce que je savais qu’une mineure ne pouvait pas demander l’asile, et c’est Gilles qui...

– Et le faux nom? l’interrompt Gadret.

– C’était plus facile pour moi comme ça de...

– Mentir?

– Oui, c'est ça. J'avais besoin de me sentir une autre, vous comprenez ?

– Ben voyons... Je vais te dire ce que je comprends, *Zola*.

Kimia se rembarre. L'inspecteur lève une main pour lui signifier de se calmer.

– Tu as dit la vérité à la sous-préfecture, et maintenant que tu risques l'expulsion, tu t'inventes une nouvelle identité.

– C'est faux !

– Pourtant ton petit copain est catégorique.

– Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais...

– Bon, assez !

Une nouvelle fois, l'inspecteur agite la déposition de Gilles.

– Tu files au centre de rétention. Gardien ! crie-t-il.

Une heure plus tôt, l'inspecteur a expliqué au jeune homme ce qu'il risquait pour avoir abrité chez lui une clandestine. Il lui a prédit la prison et une forte amende.

– Sauf... a-t-il nuancé, sauf si tu m'aides dans cette affaire. Ce n'est pas bien compliqué. Il suffit de dire la vérité. De confirmer l'identité de *Zola*. Je prends ta déposition, tu la signes et tu es libre. Je ferai en sorte qu'on t'oublie.

– Pourquoi m’obligez-vous à faire ça ? a couiné Gilles, soudain redevenu un gamin pleurnichard.

– Que vas-tu chercher là ! Personne ne t’oblige à rien. Tu dois simplement dire la vérité pour te sortir de cette pénible aventure. Tu es jeune... Qu’est-ce qu’elle est pour toi ? De toute façon, elle sera expulsée. T’as déjà entendu parler des quotas, non ? Et surtout tu m’enlèveras une épine du pied. Mon équipe et moi avons suffisamment de boulot comme ça sans perdre des heures avec un dossier d’immigration illégale. Pas le temps. Pas les effectifs. Tu piges ? Et puis, penses-y, je sais être reconnaissant.

**12 février 2012, région parisienne,
fin d’après-midi**

Béton gris. Sur les murs, une bande jaune peinte à exactement un mètre du sol. Long serpent sans queue ni tête. Sol badigeonné d’un revêtement crissant sous la semelle des chaussures. Plafonniers grillagés. Ampoules à incandescence. Détecteurs de mouvement à la croisée des couloirs. Œil froid des caméras de surveillance. Sas. Portes hachoirs.

Dix unités de vie. Quarante détenus par unité. Un contrôle central. Cinq bâtiments

en étoile reliés entre eux par des passerelles.
Grillages. Barbelés. Double enceinte.